

Mouloud Mammeri et Mohammed Dib Itinéraires conjoints

Pour évoquer de ce que l'on a coutume de nommer désormais les « classiques » algériens, il m'a été demandé d'esquisser les parcours de ces deux figures littéraires prestigieuses. Les incitations extérieures vous obligent souvent à prendre un chemin que vous n'auriez pas emprunté spontanément et qui vous réservent le plaisir profond de voir autrement ce qu'auparavant vous aviez cru connaître. Cette mise en parallèle et en contact s'est révélée passionnante et assez révélatrice, finalement, de traits caractéristiques de positions que les écrivains et intellectuels algériens ont prises sous la double poussée de la contrainte et de la liberté. Même si c'est un lieu commun... on peut dire, en suivant ces deux itinéraires, que le passé n'a pas fini de nous instruire.

Le champ dans lequel ils interviennent, tous deux, au lendemain de la seconde guerre mondiale, n'est ni uniforme ni homogène. Il va subir la rupture historique de l'accession du pays à l'indépendance et il n'est pas encore arrivé à se constituer quarante années après l'affirmation de la nation. Leurs carrières littéraires traversent trois séquences essentielles : la période coloniale dans sa phase de remise en cause, la période de décolonisation avec la lutte de libération nationale et celle, enfin de l'indépendance qui, elle-même, devrait être subdivisée plus finement et le sera en creux au regard de leurs itinéraires. A chacune de ces périodes, les écrivains confirment leur position dans la société et la culture selon des modalités particulières et différentes pour l'un et l'autre.

Des contextes aussi lourds ne peuvent pas ne pas influencer sur la percée des œuvres et leurs difficultés ou les encouragements qu'elles rencontrent à se faire connaître. Mouloud Mammeri naît le 28 décembre 1917 à Taourirt-Mimoun¹ en Grande-Kabylie, la même année que Mostefa Lacheraf. Mohammed Dib naît, quant à lui, le 21 juillet 1920 à Tlemcen² dans l'Ouest algérien, la même année que Jean Pélégri.

Tous deux naissent donc dans cette périphérie qu'est toute colonie par rapport au « Centre » décideur (parisien et métropolitain) de ce qui est recevable ou non en littérature. Ceux qui naissent et vivent ailleurs qu'à Alger redoublent leur statut de « périphérique »..., ce qui est le cas de ces deux provinciaux dont il faut dire que leur périphérie d'origine n'occupe pas la même place dans la symbolique coloniale et dans la symbolique algérienne. Si pour celle-ci, le

¹ - Dans son hommage, Youssef Nacib évoque Taourirt-Mimoun comme le « cœur palpitant de Beni-Yenni, haut perché sur un piton qui domine vers l'est et l'ouest des vallées profondes. Le village, en même temps, fait face à l'altière sierra du Djurdjura. C'est dans ce décor grandiose qui le marquera à jamais que Mouloud Mammeri ouvrit les yeux pour la première fois. » Dans « Hommage à Mouloud Mammeri », *Phrématique, langage et création*, numéro spécial, « Créative Algérie », n° 51, hiver 1989, pp.52 à 54.

² - « La ville de Tlemcen et sa campagne proche constitueront le cadre de la fresque socio-historique de la trilogie romanesque *Algérie* par laquelle notre auteur devait se faire connaître », écrit Naget Khadda dans *Mohammed Dib. Cette intempestive voix recluse*, Edisud, 2003, p.11.

prestige culturel, artistique et littéraire de Tlemcen est perçu comme supérieur à celui d'un « village » de la montagne kabyle, pour la symbolique coloniale, la Grande Kabylie représente une terre où tous les espoirs d'assimilation ont été investis. Est-il nécessaire de rappeler qu'ils naissent aussi dans des langues différentes, le berbère et l'arabe, et que ce qui nous fait les réunir dans ces brefs itinéraires conjoints, c'est le français, matériau de base de la langue que chacun d'eux se forgera dans l'écriture de création ?

Mouloud Mammeri meurt le 26 février 1989, d'un accident de voiture sur la route entre Aïn Defla et Khemis. Enterré dans son village natal, ses obsèques donnent lieu à une immense manifestation de recueillement et d'affirmation identitaire. Mohammed Dib meurt ce 2 mai 2003 et est enterré dans la plus stricte intimité avec sa famille, quelques proches et amis au cimetière de La Celle Saint-Cloud. Nous pourrions garder à l'esprit les deux images si contrastées de ces obsèques pour comprendre en partie ce qu'ils ont représenté dans la culture et la société algériennes de l'après-indépendance. Mais reprenons chronologiquement les étapes de ces parcours en synthétisant auparavant quelques données sur leur formation qui ne sont pas sans éclairer leur devenir.

Après des études primaires dans son village – un des premiers à avoir vu s'implanter l'Ecole française -, à l'âge de onze ans, Mouloud Mammeri entre au lycée Gourand à Rabat où il a rejoint son oncle, précepteur des enfants du Sultan. Il a clairement exprimé combien cela avait été pour lui le premier choc culturel et son entrée dans l'apprentissage de la relativité :

« Jusque-là les valeurs du milieu d'origine étaient absolues pour moi. Je ne concevais pas de valeurs différentes. Au contact brusque avec une culture française classique, j'ai réalisé que la culture de mes origines était relative, que c'était une formule parmi d'autres... Mon horizon s'est considérablement élargi ; j'ai accédé à la connaissance de valeurs, d'idées, d'idéaux à l'échelle de l'humanité tout entière dont la beauté, pour certaines, continue de m'éblouir et à laquelle j'ai gardé une fidélité têtue. »³

On sait que la découverte des auteurs grecs et de cette littérature antique restera pour lui un capital irremplaçable et que son attrait pour une certaine forme de théâtre s'origine vraisemblablement dans cette fascination. Mammeri fait des études classiques brillantes – peu d'Algériens alors y avaient accès - et découvre en même temps la société marocaine et cette cité médiévale conservée puisqu'il passe quatre années à Rabat. Il revient alors au lycée Bugeaud d'Alger et dit avoir pris conscience qu'il « changeait de galaxie » :

« C'était mon premier contact avec un monde qui ne fût pas celui des villages oubliés ou bien des cités médiévales, le monde d'une colonisation sans fards... Celle du Maroc était fardée justement (...) En Algérie on jouait, comme les morts au bridge,... toutes cartes étalées. »⁴

Après l'obtention de son baccalauréat, il poursuit en France ses études supérieures au Lycée Louis-Le-Grand avec l'intention de préparer le concours d'entrée à l'Ecole Normale Supérieure et c'est là qu'il est surpris par la guerre. Il est mobilisé en 1939, il suit l'école de Cherchell. Libéré en octobre 1940, il s'inscrit à la Faculté des Lettres d'Alger. Mais il est de nouveau mobilisé après le

³ - « Entretien avec Mouloud Mammeri », Ziane Farrah, *Algérie Actualité*, 30 juillet au 5 août 1972.

⁴ - Mouloud Mammeri, *Entretien avec Tahar Djaout*, Alger, Laphomic, coll. « Itinéraires », avril 1987, pp.15-16. De même pour la citation suivante.

débarquement américain en 1942 et participe à la guerre en Europe (Italie, France, Allemagne) et subit le traitement discriminant que subissaient les officiers indigènes : « la victoire... pour les autres... et pour nous le commencement de la Longue Marche ». A la fin de la guerre, il prépare à Paris le Concours pour le Professorat de Lettres et rentre en Algérie en septembre 1947, après avoir achevé ses études de Lettres classiques à la Sorbonne. Il enseigne d'abord à Médéa puis à Alger, au lycée de Ben-Aknoun.⁵

Dans son ouvrage récent, Naget Khadda rappelle le parcours sensiblement différent de Mohammed Dib :

« L'enfant Mohammed est issu d'une famille d'artisans de cette bourgeoisie cultivée que la colonisation allait ruiner et acculturer. Sa famille, très étendue, appartient au vieux socle social de Tlemcen où les grands noms sont tous unis pour les traditionnelles alliances matrimoniales. Il grandit dans l'atmosphère religieuse et artistique de ce milieu qui, même désargenté, garde des pratiques culturelles héritées de ses aïeux, solidement ancrées dans les rituels sociaux et familiaux (...) Mohammed ne fréquente cependant pas l'école coranique comme c'était l'usage mais fait d'emblée des études primaires et secondaires en français. A l'âge de douze-treize ans, tout en continuant à étudier, il s'initie au tissage et à la comptabilité. Il exerce ensuite différents autres métiers : instituteur, employé de chemins de fer, interprète, journaliste, dessinateur de maquettes de tapis à exemplaire unique (...) Dib a pu naviguer dans plusieurs catégories de la classe moyenne algérienne. »⁶

Notons que Dib a passé une année au lycée d'Oujda avant d'entrer à l'Ecole Normale d'Oran d'où il sortira sans diplôme ; il sera une année instituteur à la frontière algéro-marocaine.

PREMIERS PAS – 1938 -1954

Le premier texte que rédige Mouloud Mammeri, à vingt ans, en 1938, est un exercice que lui demande son professeur Jean Grenier, « La société berbère »⁷ que Lamara Bougchiche qualifie de « remarquable et précoce « exercice » ethnologique sur sa propre société».⁸ Cet article complète notre connaissance de la formation rhétorique et poétique de Mammeri en montrant qu'il a pris la suite, à sa manière, du statut d'*amusnaw* de son père : « il avait été dès sa prime enfance initié, formé, façonné comme tel. »⁹ Cette étude sera publiée par Jean Grenier dans la revue *Aguedal* à Rabat.¹⁰ En 1950, Mammeri donnera à *La Revue Africaine* une étude sur l'évolution de la poésie kabyle.

⁵ - Un certain nombre d'informations ont été reprises dans la notice biographique que Achour Cheurfi lui consacre dans son *Dictionnaire biographique des Ecrivains algériens*, Casbah éditions, 2003, p. 241.

⁶ - Naget Khadda, *Mohammed Dib. Cette intempestive voix recluse*, op. cit., pp.11-12 et sq.

⁷ - Cf. l'étude qu'en propose René Gallissot, « Situation de Mouloud Mammeri : une remontée au travers des générations intellectuelles et politiques vers la distanciation originelle », dans *Awal*, n°18, 1998, « La dimension maghrébine dans l'œuvre de Mouloud Mammeri », pp. 37 à 47. Ce numéro spécial est d'une grande richesse pour connaître l'œuvre de Mouloud Mammeri dans toutes ses dimensions.

⁸ - « Des *Isefra* de Si Mohand aux dits de Cheikh Mohand ou la passion de Mouloud Mammeri pour l'anthropologie », *Awal*, op.cit., pp.62 à 75.

⁹ - Idem, pp.70 et 71.

¹⁰ - N°5-6, 1938 et n°1, 1939. Repris dans Mouloud Mammeri, *Culture savante, culture vécue (études 1938-1989)*, Alger, Association culturelle et scientifique, Tala, 1991, pp.1 à 18.

Mouloud Mammeri suit, entre les deux composantes de sa formation, une trajectoire singulière de lettré pour un colonisé, venant se greffer sur et enrichir celle de l'apprentissage de la « sagesse » ancestrale (*tamusni*).¹¹ Il publie son premier roman en 1952 - l'année même où Dib publie le sien -, *La Colline oubliée* chez Plon et il reçoit le Prix des quatre jurys en 1953. Son roman reçoit son prix comme *La Grande Maison* reçoit le sien ou *Le Fils du pauvre* et *La Terre et le sang* :

« C'est la meilleure preuve qu'on les marginalisait, déclare Mammeri à Tahar Djaout. (...) C'était du paternalisme inconscient, par ailleurs très bien intentionné. »¹²

Il n'appartient pas à la mouvance de l'École d'Alger et se tient assez distant de ces milieux. Contrairement à la réception de Dib dans le milieu nationaliste, son roman est très mal accueilli. Toute une polémique s'engage autour de *La Colline oubliée*, rebaptisée « la colline du reniement » qui plombe durablement la lecture de ses oeuvres. Avant la guerre, Mammeri publie encore dans la revue de *La Table ronde*,¹³ une nouvelle, « Ameur des arcades et l'ordre ».¹⁴

Sur cette âpre polémique de 1952-1953, Mouloud Mammeri s'explique en 1987 avec beaucoup de hauteur de vue :

« Le fond du problème, c'est que mon critique trouvait scandaleux que mon roman ne soit pas une simple et sanglante condamnation du colonialisme. Mais mon critique se trompait de cible. Ce que j'écrivais, c'était un roman. Ce qu'il fallait me demander (ou se demander), c'était : est-ce que la peinture était fidèle au modèle vrai et pas aux figures d'artifice qu'une mauvaise idéologie leur substitue (...) Il y a dans *La Colline oubliée* toute une peinture de la situation coloniale telle qu'elle était vécue à l'époque : il y a une misère généralisée, l'injustice d'un ordre fondé sur la violence et le déni des droits élémentaires, il y a la mobilisation de jeunes Algériens pour défendre une cause où ils ne se sentaient pas impliqués, il y a un premier maquis (avant celui de 1954 abondamment récupéré depuis par la littérature « engagée »), mais il y a aussi tout le reste de la société algérienne, rude ou enchantée (mais oui enchantée, il n'y avait pas que des ombres). Le véritable engagement consistait à présenter cette société telle qu'elle était dans la réalité et non pas telle que l'aurait reconstruite un choix de héros dits positifs ou retraduite en discours idéologique, c'est-à-dire en mythe. Le premier devoir d'un romancier est un devoir de vérité. »¹⁵

Dib, quant à lui, arrive donc dans l'arène littéraire après la grande (relative...) effervescence algéroise autour d'Edmond Charlot éditeur-libraire. La librairie, « Les Vraies Richesses », a été ouverte en 1936. D'assez nombreuses études faites désormais sur cette « École d'Alger » permettent de montrer qu'excepté la figure de Jean Amrouche, les « autochtones » n'y figurent qu'en lisière et assez tardivement.¹⁶ Dib, avant même d'être reconnu comme écrivain, tâte du journalisme dans *Alger-Républicain* et dans *Liberté*, organe du Parti

¹¹ -Cf. les pages 49 et sq. dans *Entretien avec Tahar Djaout*.

¹² - Mouloud Mammeri, *Entretien avec Tahar Djaout*, op. cit., p.21.

¹³ - Est-ce Jean Grenier qui l'y a introduit ? Depuis 1948, la revue est relancée par François Mauriac et a une certaine notoriété dans le milieu parisien. Cf. pour une meilleure analyse du rapport de Mouloud Mammeri aux revues, l'article très précis de Jacqueline Pluet-Despatin, « D'Aguedal à *Awal*. De l'usage des revues chez Mouloud Mammeri », in *Awal*, n°18, op. cit. pp.137 à 151.

¹⁴ - N°72, décembre 1953, pp. 70-81. Reprise dans *Escales*, recueil de nouvelles, La Découverte, 1992 (rééd. Bouchène, 1995).

¹⁵ - *Entretien avec Tahar Djaout*, op. cit. pp.31-32.

¹⁶ - Cf. l'ouvrage d'Emile Temime, *Un rêve méditerranéen – Des Saints simoniens aux intellectuels des années trente*, Actes Sud, 2002.

Communiste : cette double écriture, il la partage avec ses aînés comme Camus ou ses contemporains comme Kateb.

Il publie son premier poème *Véga* dans le troisième numéro de la revue *Forge*, fondée par Emmanuel Roblès, de retour à Alger après la guerre en 1947, numéro spécial, consacré à « la jeune poésie nord-africaine ». C'est alors qu'apparaissent des noms non-européens (selon la terminologie de l'époque), Dib, Kateb ou Malek Ouary. Il a fait paraître aussi dans un hebdomadaire algérois, T.A.M., le 22 mars 1947, une nouvelle, *L'Ami*.¹⁷

Dib écrit des poèmes depuis l'âge de 15 ans. *La Grande Maison*, roman publié en 1952, est terminé bien avant sa date d'édition. Mais ne publie pas qui veut en venant d'Algérie et particulièrement lorsqu'on est un « indigène ». Néanmoins le roman est remarqué par Malraux ; également par Maurice Nadeau qui affirme alors : « De tous les écrivains africains, il est celui qui risque de nous toucher le plus. »¹⁸ A propos de ce roman, Jean Pélégri écrit plus tard :

« Précédant l'événement politique décisif, mais également marquée par la répression sanglante de Sétif, une œuvre non moins importante paraît en 1952 : *La Grande Maison* de Mohammed Dib, le Tlemcénien. Pour la première fois, et par le détour subtil de la langue du colonisateur, le peuple algérien prend la parole et fait entendre sa voix. Une voix en apparence discrète et feutrée, mais scandaleuse par sa pudeur même. Nous voici brusquement, mais sans éclat visible, de l'autre côté des conventions et des images toutes faites, dans le repli et le secret des êtres, dans le creux d'une existence, vidée par l'histoire de signification et de substance, mais cherchant dans les pratiques de la vie quotidienne, et par les voies de l'âme et de l'esprit, l'issue et le recours. »¹⁹

Comment a pu se faire cette édition ? Mohammed Dib a été invité, comme d'autres jeunes écrivains du pays a participé aux rencontres de Sidi Madani, organisées fin 1947 et début 1948 par le Service Algérien des Mouvements de Jeunesse et d'Education Populaire, à 12 kms de Blida. C'est là qu'il s'est lié avec Jean Sénac²⁰ et qu'ils ont noué une amitié qui ne s'est jamais démentie. C'est aussi à Sidi Madani qu'il rencontre Francis Ponge et Jean Cayrol.²¹ Ce dernier le parrainera pour sa première publication au Seuil et demeurera son ami. Au Seuil, Roblès dirige la collection « Méditerranée » dont on connaît l'importance pour faire entendre les voix algériennes dans ces années qui précèdent et qui suivent 1954. Dib participe aussi au rêve de Sénac pour la revue *Soleil* en janvier 1950. Prévue initialement pour être bimestrielle, elle aura une grande irrégularité.²² Dans une lettre à René Char datée de janvier 1950, Sénac en donne les objectifs :

¹⁷ - Guy Dugas, « Aux fondations de la maison : Mohammed Dib, poète et nouvelliste », dans *Horizons maghrébins*, n° spécial consacré à Dib, Toulouse le Mirail, n°37-38, 1999, p.27.

¹⁸ - Cf. l'article de Patrick Kéchichian, « Mohammed Dib, l'Algérie au cœur », *Le Monde*, 4-5 mai 2003, p. 20. Page entièrement consacrée à l'écrivain au lendemain de sa mort.

¹⁹ - « Les Signes et les Lieux », dans Dominique Le Boucher, *Jean Pélégri, le scribe du caillou*, Marsa éditions, 2000, p.306.

²⁰ - A la suite de ces rencontres, le jeune poète écrit un recueil inédit, « Sept poèmes de là-bas » dont l'un est dédié à Mohammed Dib (cf. *Jean Sénac. Pour une terre possible*, Paris-Alger, Marsa éditions, 1999, pp.13 à 23).

²¹ - Jean Cayrol est né à Bordeaux en 1911. Mobilisé dans la marine en 1939, il s'intègre dans un service secret dès 1941. Arrêté le 10 juin 1942, il est interné pendant dix mois à Fresnes puis déporté à Mauthausen. Il est libéré en juin 1945. Ecrits au camp, il publie en 1947, *Les poèmes de la nuit et du brouillard* puis entre 1947-1950, *Je vivrai l'amour des autres*, entre autres œuvres. Il reçoit en 1947 le prix Renaudot pour l'ensemble de son œuvre. C'est lui qui écrira, en 1955, le commentaire du film d'Alain Resnais, *Nuit et brouillard*.

²² - n°1 en janvier 1950 et n°7/8, Janvier 1952.

« toute la fraternité et l'espoir des hommes à marquer sur cette terre africaine si pleine de divergences et de plaies.»

Dans cette revue, Kateb Yacine, Mohammed Dib, Mouloud Feraoun, écrivains algériens encore inconnus, vont publier. On n'y voit jamais le nom de Mammeri.

Le 21 décembre 1952, Sénac lance une nouvelle revue, *Terrasses* et signe un éditorial-manifeste avec les membres du comité de rédaction dont Mohammed Dib.²³ Malheureusement, bien qu'il ait eu les textes pour le n°2 (qui porte la date de mai 1954) dont celui de Dib, la revue ne paraîtra plus.

En 1952, c'est aussi la première « percée » médiatique de Dib : le premier entretien qu'il donne à *L'Effort algérien* (19 décembre 1952) et qui est si souvent cité. Le 29 mai 1954, le prix « Rivages » est décerné pour la première et dernière fois à Claude de Fréminville pour *Le Manège et la Noria*²⁴ par un jury composé, entre autres de Jean Sénac, Emmanuel Roblès, Mohammed Dib, à la librairie « Rivages » d'Edmond Charlot, au 48 de la rue Michelet à Alger.

Après le 1^{er} Novembre 1954, les choses ne sont plus les mêmes. Le 14 novembre 1956, Sénac fait la connaissance de l'imprimeur Jean Subervie qui lui propose de coordonner un numéro spécial « Algérie » pour sa revue *Entretiens sur les Lettres et les Arts* qui paraît en février 1957. Outre, bien sûr, la contribution de Sénac, y figure le poème de Dib, « Vivre aujourd'hui » qui suit immédiatement la première contribution de Mammeri dans ce type de collectif par sa « Lettre à un Français », datée du 30 novembre 1956 :

« Voici plus d'un an que je n'écris plus rien, parce que plus rien ne me paraît valoir la peine d'être écrit, plus rien que la grande tragédie, les larmes, le sang des innocents (tous les innocents qui paient la faute du seul grand coupable, le colonialisme, qui est ici votre second péché originel), et aussi bien sûr, l'enthousiasme, l'espoir têtue, tout ce qui, dans les douleurs de l'enfement, sortira (et, j'espère, sortira bientôt) d'irréremédiablement bon de cette terre. »²⁵

Mohammed Dib apparaît comme un des écrivains d'avenir de l'Algérie, remarqué par des noms qui comptent en France, porté en Algérie par le mince courant libéral et célébré comme « romancier engagé » à la voix « juste » par le courant nationaliste. Toutefois il est un périphérique dans la périphérie qu'est la colonie et il n'est pas près d'émerger comme écrivain tout court. Néanmoins, s'il faut citer un nom dans telle ou telle publication, le sien revient aux côtés de ceux de Feraoun, de Mammeri, de Kateb Yacine. Ce jeune écrivain algérien entretient des relations de qualité avec d'autres écrivains d'Algérie comme A. Camus, E. Roblès et, bien entendu, Jean Sénac. Dans un contexte « normal », sa carrière s'annoncerait sous d'heureux auspices. Mouloud Mammeri, quant à lui, entre plus difficilement dans la carrière littéraire car il n'est pas porté par les siens, ceux du courant nationaliste qui l'excluront durablement ; il a acquis néanmoins une certaine notoriété en France, grâce à *La Colline oubliée* mais déjà dans le créneau plus ghettoïsant que porteur de « l'écrivain kabyle », comme si le village ne pouvait symboliser d'autres lieux d'Algérie, à l'instar du Tlemcen de Dib. Effet

²³ - La revue est commercialisée en juin 1953 avec de Camus, son essai inédit, « Retour à Tipasa », des textes aussi d'Emmanuel Roblès et de Mohammed Dib, dans *Jean Sénac. Pour une terre possible*, op.cit., p. 337-338.

²⁴ - Roman, Gallimard.

²⁵ - « Lettre à un Français », dans *Entretiens sur les Lettres et les Arts, Algérie*, Numéro spécial, février 1957, Rodez, Subervie, p. 34 et sq.

pervers du fameux « mythe kabyle », instrumentalisé de part et d'autre de la ligne de démarcation idéologique entre Français et Algériens.

LA GUERRE - 1954-1962

Pourtant, lorsque s'enclenche la résistance armée contre le colonialisme, M. Mammeri met sa plume au service de la cause et ce n'est que grâce à « la complicité d'amis français » qu'il échappe à l'arrestation. Sous le pseudonyme de Bouakaz, il rédige plusieurs articles de presse et notamment le dossier de la question algérienne que M'hamed Yazid défendra aux Nations Unies en 1957. Il quitte l'Algérie pour le Maroc où son oncle réside toujours. En 1955, il publie chez Plon son second roman, *Le Sommeil du juste* et une nouvelle, « Le Zèbre » dans *Preuves* de juin 1957.

Peu après la publication l'été 1954 de son second roman, *L'Incendie*, dont on a pu apprécier le souffle prémonitoire, Dib prend part à la résistance, en particulier par ses écrits. En 1957, il publie son second roman, *Le Métier à tisser*. Entre-temps – et selon un rythme d'alternance auquel il restera fidèle jusqu'au bout entre les différents genres littéraires – il a publié son premier recueil de nouvelles, *Au Café*, en 1955.

En 1959, expulsé d'Algérie par la police coloniale, il peut s'installer en France grâce à l'intervention d'Albert Camus, Jean Cayrol, André Malraux, Louis Guilloux. Cette même année paraît son quatrième roman, *Un Été africain*.

En 1961, *Ombre Gardienne*, son premier recueil de poèmes est publié, avec une préface de Louis Aragon :

« J'imagine Mohammed Dib d'après moi. Comment autrement m'y prendre ? Puis-je de mes yeux français saisir la naissance de la poésie algérienne ? Le roman, toujours, le conte, la nouvelle, c'est comme une invitation au voyage : j'entre avec l'auteur dans son Algérie inconnue. Mais le poème ? Nécessairement allusif, chargé d'un potentiel étranger, de tout ce que l'économie des mots suppose d'une réalité que le poète partage avec d'autres que moi. Je surprends leur conversation, les gestes pour eux familiers qui résument, et je suis étranger au-dedans de ce grand secret collectif. »

Dib, à la veille de l'indépendance est une des voix littéraires de l'Algérie en marche vers son indépendance. Il n'y a d'ambiguïté pour personne ni sur son engagement ni sur la force de son chant. Mouloud Mammeri ne bénéficie pas de la même aura ; néanmoins, il est un des quatre noms les plus célèbres du temps. Ces écrivains ont été contraints de quitter le pays : dans quelles conditions vont-ils y revenir ?

L'INDEPENDANCE

Dib, le choix de l'exil

Une fois l'indépendance acquise, l'écrivain estime pouvoir reprendre sa liberté d'écriture et pouvoir s'éloigner des berges trop contraignantes mais qu'il ne renie pour l'époque qu'il vient de vivre, de l'engagement :

« A partir du moment où l'Algérie est devenue indépendante, j'ai pensé que l'écrivain étant indépendant lui-même, son devoir n'était plus de présenter son pays et ses revendications, mais de

se livrer à une réflexion plus personnelle. Elle doit, de ce fait, porter sur les problèmes plus intérieurs de l'écrivain d'une part, et de la société d'autre part. »²⁶

1962 : Dib est installé en France mais toutes ses tentatives pour trouver sa place au pays se heurtent à des refus, des reports, à des absences de réponse. Il dit de façon provocatrice dans l'entretien accordé à Mohamed Zaoui en 1994 à la question posée sur la qualité de son exil : celui d'un homme politique, d'un travailleur émigré ou d'un intellectuel :

« Ma réponse est très simple : mon exil est celui d'un travailleur émigré. Après l'indépendance, je n'ai pas trouvé ma place dans mon pays, malgré les promesses et les démarches. J'avais une famille à charge, il fallait bien qu'elle vive (...) Aux premières années de l'indépendance, en 1964 et en 1965, j'avais fait plusieurs voyages et à chaque fois, on me disait qu'« on allait étudier la question » tout en me demandant de retourner chez moi et d'attendre. J'avais proposé la co-édition de mes livres, car j'avais obtenu de mon éditeur français cette autorisation. »²⁷

Cet entretien est à lire pour les années qui suivent encore où malgré un désir de tenter un retour en 1970, Dib se heurte à la même mise à l'écart, vis-à-vis d'une éventuelle réinstallation personnelle, de l'adaptation de son œuvre à l'écran ou d'extraits dans des manuels scolaires. On mesure, à travers ce cas extrême - puisque Dib continue à écrire et créer ce qui constitue l'œuvre majeure de l'Algérie -, le drame qui se joue entre les lecteurs algériens et leurs écrivains. Faute de véritables structures qui mettent en place les conditions d'émergence d'un champ littéraire national, le public algérien est privé de ses auteurs. Tout cela se fait dans le contexte d'un débat linguistique qui oublie complètement les questions esthétiques et les questions de création.

On sait qu'un écrivain peut ne plus résider dans son pays, celui-ci reste néanmoins la matrice même de son imaginaire. Mohammed Dib s'est expliqué plus d'une fois sur ce que l'on a appelé son « changement d'écriture » ou son « changement de cap ». Mon propos n'est pas de revenir sur cette évolution, fort bien traitée par les critiques de l'œuvre.

Il publie, en 1962, le récit déroutant à une première lecture mais tellement complexe et riche de symboles qu'est *Qui se souvient de la mer*. S'instaure alors une distance entre l'écrivain et le public puisque la lecture dominante recherche dans les fictions algériennes un sens-reflet immédiatement décodable et utilisable pour un discours d'auto-célébration d'une part et d'informations pratiques d'autre part. En France, après l'indépendance, l'Algérie n'est plus à la une et il faudra un certain temps pour qu'on s'intéresse à nouveau aux écrivains algériens ; de plus, cette écriture qui s'éloigne du réalisme déroute et déconcerte. Mais, plus grave, au pays, des débats sans fin s'instaurent sur le bien-fondé de l'écriture en français et voue doublement aux gémonies les écrivains passibles de cette faute de lèse nation et qui, en plus, ne résident pas en terre algérienne. Cette diversion idéologique masque ce que devrait être le débat littéraire et a l'avantage, pour les censeurs, de faire écran aux œuvres dérangeantes en les soustrayant à la lecture.

²⁶ - Entretien de Mohamed Zaoui avec Mohammed Dib « Je suis déchiré par tous les soubresauts qui secouent l'Algérie », *El Watan*, mardi 28 juin 1994. Reproduit de la p.71 à 78 dans le n° spécial consacré à l'écrivain dans *Horizons maghrébins*, op. cit.

²⁷ - Entretien de Mohamed Zaoui avec Mohammed Dib, art. cit.

L'écrivain revenait sur l'expérience algérienne même avec *La Danse du roi* (1968) qui posait avec acuité la question du devenir des militants de la guerre dans l'Algérie telle qu'elle fonctionnait ; les deux romans suivants (*Dieu en barbarie* en 1970 et *Le Maître de chasse* en 1973) affrontaient les problèmes nationaux. C'était bien de l'Algérie nouvelle dont il était question mais ces interrogations n'étaient pas de mise. Il était préférable alors de porter l'anathème contre l'indifférence de l'écrivain à l'égard de son pays et sur sa supposée intégration à l'ancienne métropole coloniale.

En 1992, Tahar Djaout écrira, après une rencontre avec l'écrivain :

« Mais je pense surtout à ces langues venimeuses qui, en Algérie, murmurent à telle occasion ou à telle autre que Dib a renoncé à sa nationalité d'origine et qu'il ne veut plus entendre parler de son pays. Ces gens ne comprennent pas le cheminement intérieur et exemplaire d'un homme qui a accepté toutes les solitudes et tous les voyages pour parvenir au fond de lui-même. « Il faut souvent aller loin pour se retrouver », répondit-il à Saint-Denis à des questions sur ses trois derniers romans qui se déroulent en pays scandinave ».²⁸

On ne s'étonnera pas, après cette rencontre de l'aîné, que Dib, dès 1992, donne un article dans *Ruptures*, hebdomadaire créé par Djaout, Djaad et Metref dans un des premiers numéros. Cela correspond alors et a correspondu toutes ces années à l'intérêt réel qu'il a manifesté pour ses jeunes confrères ou consœurs et qui le sorte de son isolement ou de son retrait. Dans les années 90, cette proximité douloureuse ne se dément pas. L'hommage qu'il rend aux écrivains algériens à la fin de l'entretien avec Mohamed Zaoui est sans aucune ambiguïté.

En France, Dib a une notoriété relative mais assez prestigieuse. Elle ne déborde pas de certains milieux mais ces milieux sont ceux qui sont le plus avertis de la littérature. Il est connu des cercles littéraires et fait partie de ce qui compte dès l'instant qu'il est question de littérature algérienne. Il a reçu différents prix, certains modestes ou confidentiels, d'autres très prestigieux. Il est enseigné dans les universités où se donne un enseignement de littératures francophones, c'est-à-dire, dans un nombre restreint de formations supérieures.

En Algérie, sa réception est très inégale. Pour le grand public, c'est le Dib de la trilogie « Algérie » qui est valorisé et cela se fait souvent au détriment du Dib « hermétique » de l'après-indépendance. Ses nouvelles sont connues également. C'est un écrivain dont le nom, plus que les textes, est familier et plus d'un Algérien confond la connaissance qu'il en a avec le film de Mustapha Badie. Pour poursuivre dans cette direction, il faut faire un recensement systématique des articles et dossiers que la presse nationale a publiés et en faire une analyse critique.

A cette réception médiatique (presse écrite uniquement, parfois radio mais jamais télévision), un lieu demeure, depuis quarante années, celui de sa transmission : l'université.²⁹ Un relevé des mémoires, thèses, articles, ouvrages montre l'extrême richesse des études sur son œuvre : Dib est peut-être l'auteur le plus étudié en Algérie. Par voie de conséquence, des extraits de ses œuvres sont lus dans le secondaire même lorsque les manuels changent et font de moins en

²⁸ - Tahar Dajout, art. cit. Il y avait eu un débat littéraire à Saint-Denis dans la banlieue parisienne.

²⁹ - Il faudra approfondir l'importance de l'instance universitaire comme lieu de transmission et de connaissance de la littérature algérienne et, en conséquence, son rôle de conservatrice des « chefs d'œuvre en péril » !...

moins de place à la littérature algérienne francophone. En 2001, on le sait la Fondation Mohammed Dib est née le 23 janvier grâce à un groupe d'universitaires, d'intellectuels, d'écrivains et de journalistes.³⁰

Au niveau officiel, on ne peut pas dire que Dib ait bénéficié d'un grand empressement car sa parole libre est très dérangeante et qu'il subit la même mise à l'écart que tous les écrivains algériens francophones, mise à l'écart double, dans son cas, car il ne réside pas au pays. Un article extrême en 1996, « Nos élites souffrent-elles du syndrome camusien ? » le met en cause brutalement sous la signature d'un pseudonyme, Mohamed Iqbal :

« Comment ne pas mettre sur un pied d'égalité Albert Camus et Mohammed Dib lorsque le premier déclarait qu'entre la justice et sa mère il choisit sa mère et que le second, quarante ans plus tard et dans des conditions presque semblables, affirme que "la langue française est la matrice" dans laquelle il avait été élevé. Les deux expriment la même peur du même Arabe qu'ils ont chacun à sa manière et pour les mêmes raisons tué. Les deux assistent avec la même indifférence, avec le même "inhumanisme" à l'enterrement de leur mère, privilégiant l'atmosphère "douillette" du roman et "l'histoire de l'écriture" à la réalité dont la rigueur mais aussi l'incalculable richesse rendent leurs fictions combien futiles. Les deux choisiront leur mère aux dépens de la justice. »

Mammeri, le choix du retour

De retour du Maroc en 1962, Mouloud Mammeri est jusqu'en 1971, Chargé de cours à la Faculté des Lettres d'Alger où il enseigne l'ethnographie de l'Afrique du Nord, la langue et la littérature berbères.

Il accepta, dans cette période, d'assurer le secrétariat de l'Union des écrivains algériens dont il fut un des créateurs avec Jean Sénac et dont il démissionna.

De 1972 à 1982, il dirige le Centre de Recherches Anthropologiques Préhistoriques et Ethnographiques (CRAPE) du Bardo et y conduit ses propres recherches qui portent à la fois sur la transcription et la traduction de nombreux recueils poétiques de Kabylie et du Gourara, sur l'étude et la stabilisation écrite de la langue (grammaire, système de transcription) et sur deux recueils de contes destinés aux enfants *Machaho* et *Tellem Chaho*. Toutes celles et tous ceux qui ont été au CRAPE avec lui alors ont témoigné de cet énorme travail qu'il permit, qu'il a suscité et qu'il a accompagné.³¹ Il s'intéresse aussi alors aux revues scientifiques comme instrument de recherche et de diffusion, *Libyca* et *Awal*. Il crée celle-ci en 1985 à Paris, faute de pouvoir la créer à Alger, avec le soutien de Pierre Bourdieu.

Conjointement, il poursuit son œuvre littéraire et cette intrication très étroite du geste de l'anthropologue et de celui du romancier est une donnée essentielle de l'approche de son œuvre non sécable. A ce propos, il dit à Tahar Djaout qui lui suggérait une contradiction entre ces deux démarches :

« Personnellement, je n'ai jamais senti cette contradiction. J'ai même toujours eu l'impression d'une complémentarité, comme si je parlais de la même chose dans deux langues

³⁰ - La Fondation, présidée par Sabeha Benmansour et dont le siège se situe dans le Mechouar de Tlemcen, a déjà à son actif de nombreuses activités. Elle prépare pour le mois de décembre 2003 un grand colloque international consacré à l'écrivain.

³¹ - Lire, à ce sujet, différentes contributions du remarquable numéro de *Awal* qui lui a été consacré en 1998 et que j'ai cité plusieurs fois.

différentes, comme si je recollais les morceaux brisés d'un même vase. Sans doute l'analyse empêche-t-elle l'imagination d'errer à tout va, mais elle freine l'élan. Personnellement, il m'est souvent arrivé de me sentir frustré, souvent j'ai tenté de passer la borne et de suppléer par l'imagination – une imagination qui, je voudrais le préciser, n'est pas synonyme de gratuité – aux limites étroites où m'enfermait l'analyse. J'ai écrit la relation de la vie de Mohand et de ses *Isefra* : qui sait si le roman de Mohand ne les eût pas rendus plus profondément ? »³²

En 1965, il a publié son troisième roman, *L'Opium et le bâton* qu'Ahmed Rachedi adapte à l'écran et dont le sujet porte sur la guerre de libération nationale. Ce n'est que dix sept ans plus tard qu'il publiera son quatrième et dernier roman, *La Traversée*. Il écrit également deux pièces de théâtre dont l'une est jouée au TNA, *Le Foehn* et l'autre publiée seulement, *Le Banquet*, précédée d'une remarquable préface dont nous reparlerons plus loin, en 1972 à La Librairie Académique Perrin. L'entretien avec Tahar Djaout montre une conception classique de la fonction de dévoilement, « du devoir de vérité », de la littérature, conception que l'on trouve, en une filiation revendiquée, chez Rachid Mimouni par exemple.

Impliqué dans la vie culturelle au pays, il écrit d'assez nombreuses préfaces dont nous pouvons donner quelques exemples : ainsi il signe la préface de l'ouvrage d'Ali Sayad et Ramon Basagana, *Habitat traditionnel et structures familiales en Kabylie* (SNED, 1974) ; ou celle du premier roman moderne en berbère, de Rachid Aliche, *Asfel* en 1981 (Lyon, Fédérop) ; il écrit la préface de l'ouvrage *Poésie berbère et identité : Qasi Udifella, héraut des At Sidi Braham* en 1987 (Paris, Maison des Sciences de l'homme, Ceram) et celle de *La Terre et le sang* de Mouloud Feraoun, lors de la réédition à l'ENAG en 1988. Une autre activité qu'il ne refusait pas était celle de conférences. Ainsi, pour en donner un exemple, en 1978, il ouvrait le cycle des activités culturelles de l'Institut de Bibliothéconomie de l'Université d'Alger, le 22 novembre, par une conférence sur « La littérature algérienne d'expression française » et en ciblant son propos sur les années 50, devant plus de deux cents étudiants.

C'est en se rendant à Tizi-Ouzou pour donner une conférence sur les poèmes anciens berbères en mai 1980, que lui est signifiée l'interdiction de prononcer cette conférence et qu'il est empêché de se rendre sur les lieux. On sait que cette mesure a entraîné l'embrasement de la jeunesse et donné naissance à ce qu'on a appelé le printemps berbère. Mammeri qui s'était toujours battu pour maintenir puis rétablir les cours de langue berbère, devient le porte-drapeau d'un courant puissant de revendication identitaire dont il n'a pas adopté les dérives les plus crispées mais dont il a compris la radicalisation due à une politique culturelle et linguistique fondée sur l'interdiction et la répression. En ce sens, l'interdiction de sa conférence est exemplaire de la force tranquille du savant qui ne fait qu'exposer la richesse des résultats de son travail et la certitude qu'en faisant ces recherches, en diffusant son savoir, il travaille pour le présent et l'avenir :

« Il fallait en quelque sorte réaliser du même coup une double opération : une de véritable sauvetage, une autre plus tournée vers l'avenir, parce qu'ainsi étaient ménagées les conditions de nouvelles créations. »³³

³² - Entretien avec Tahar Djaout, op. cit., p.55.

³³ - Entretien avec Tahar Djaout, p.52.

Sûrement moins connu du public français que Mohammed Dib parce que seul le versant littéraire de sa production est diffusé et qu'il est perçu comme un écrivain régionaliste et porte-drapeau d'une revendication identitaire, comme un intellectuel dissident, il a tenu et tient une place incontestablement plus importante au pays par son double statut d'écrivain et d'intellectuel chercheur en recherche anthropologique sur les cultures berbères et plus largement, sur les cultures dominées, par sa tenace résidence aussi, malgré tous les déboires et toutes les intimidations qu'il a dû subir. Pour ce qui est de la connaissance réelle de ses œuvres de fiction, une enquête serait nécessaire pour bien distinguer entre ce qui est à mettre au crédit de la personnalité du dissident courtois et ce qui est à comptabiliser comme lecture réelle. Evoquant ses deux recueils de contes traduits, il dit à T. Djaout :

« Je suis heureux qu'avec *Si Mohand* et *La Colline oubliée*, ils soient les plus lues de mes œuvres, qu'ils soient connus à l'étranger, que les enfants de deux écoles françaises aient utilisé ces textes pour les jouer, les illustrer. Je n'en regrette pas moins qu'ils soient ignorés chez nous, qu'ils ne contribuent pas à meubler l'imaginaire de lecteurs ou de spectateurs livrés dans le même temps sans défense aux imageries audio-visuelles, violentes ou sirupeuses, qui viennent jusqu'à nous de divers horizons. »³⁴

Il est difficile de n'avoir pas en mémoire, quand des centaines de milliers d'Algériens l'accompagnaient vers le cimetière là-haut, ces mots dits à Djaout, presque les derniers de l'entretien :

« Je suis né dans un canton écarté de haute montagne, d'une vieille race qui depuis des millénaires n'a pas cessé d'être là, avec les uns, avec les autres... qui, sous le soleil ou la neige, à travers les sables garamantes ou les vieilles cités du Tell, a déroulé sa saga, ses épreuves et ses fastes, qui a contribué dans l'histoire de diverses façons à rendre plus humaine la vie des hommes. »³⁵

Il serait beaucoup trop long de rappeler les articles et les témoignages qui ont suivi sa mort mais ce recensement sera à faire pour une étude véritable de la place de Mouloud Mammeri dans la société algérienne d'alors et d'aujourd'hui.

L'ignorance des œuvres de Dib dans le lectorat algérien est revenue comme un leitmotiv lancinant dans les nombreux articles que la presse algérienne lui a consacrés au moment de sa mort.

* « Lorsqu'un auteur de talent, mondialement reconnu de surcroît, est ignoré des enfants de son propre pays, n'est-ce pas cela la pire des morts ?

Demandons à un lycéen qui est Mohammed Dib, quelles sont ses œuvres, et nous réaliserons l'ampleur des dégâts. Surtout quand ce même lycéen, fréquente les classes littéraires !

Dans d'autres pays qui vouent la plus grande considération à leur culture et à ceux qui la font, leurs hommes de lettres sont présents dans les écoles depuis les petites classes jusqu'au lycée. Avant d'apprécier les auteurs universels, l'élève est tenu, d'abord, de connaître les écrivains de son pays. »³⁶

* « Qui se souvient de Mohammed Dib ? »³⁷

³⁴ - Idem, p.54.

³⁵ - *Entretien avec Tahar Djaout*, p.58.

³⁶ - C.P. « L'école fondamentale l'avait déjà tué », *Liberté*, 4 mai 2003.

³⁷ - Amziane Ferhani, id.

* « Hier, c'était Ahmed Azeggagh, aujourd'hui, c'est Mohammed Dib. Ils sont partis sans rien laisser derrière eux... Des livres et une histoire pour un pays qui n'aime ni le livre ni l'histoire, ni ceux qui les font. Comme ceux qui l'ont précédé, Mohammed Dib croyait en l'Algérie et en sa culture (...) Il n'a jamais songé à s'arrêter sous prétexte que le pays lui a tourné le dos, l'a exclu de son école et du cœur de ses enfants (...)

Il nous semble qu'un contrat nous lie à notre peuple. Nous pourrions nous intituler ses écrivains publics. C'est vers lui que nous nous tournons d'abord. Nous cherchons à en saisir les structures et les situations particulières. Puis nous nous retournons vers le monde pour témoigner de cette particularité, mais aussi pour marquer combien cette particularité s'inscrit dans l'universel, disait Mohammed Dib.

Hélas, entre l'écrivain et le peuple, il y a un pays qui tantôt enterre l'un tantôt muselle l'autre, mais arrive toujours à créer des vides qu'il se chargera de remplir à sa guise avec ce que bon lui semblera. Hier un poète, aujourd'hui un écrivain, demain c'est la culture qu'on enterrera. »³⁸

* « Un mage banni »³⁹

Rendre hommage à Dib au moment de sa mort : qui peut le regretter ? Mais il faut apprécier à sa juste mesure, à plus long terme et dans un souci constructif et non commémoratif, l'ostracisme dont lui et les siens, les autres écrivains, sont l'objet dans la vie culturelle. Et puisque la mort sacralise, profiter de cette occasion pour enfoncer le clou de la nécessaire construction d'une vie culturelle digne de ce nom.

De Mouloud Mammeri, on ne tente pas de récupération officielle car son nom symbolise une question encore trop brûlante et non réglée depuis des décennies, la question berbère. L'intellectuel et l'écrivain conservent une sorte de principe actif qui les bannit de tout apprivoisement. Il me semble symptomatique alors de voir apparaître, au moment du récent Salon international du livre à Alger en septembre 2003, en regard de la vignette où s'inscrivait le portrait de Dib puisque le salon lui était dédié – portrait reproduit sur les affiches dans la ville, les sachets de livres distribués aux visiteurs dans tout l'espace de la foire -, une autre vignette avec le portrait de Mouloud Mammeri dans le quotidien, *La Tribune*, en haut de la page consacrée aux activités du SILA, comme pour rappeler que s'il était légitime de rendre hommage à Dib, d'autres ne devaient pas être oubliés.⁴⁰ Ces figures prestigieuses de la vie intellectuelle et littéraire de l'Algérie ne sont pas près d'être reléguées au sous-sol des musées...

On ne peut se contenter de regret ni seulement exhorter les lecteurs... des deux rives mais particulièrement d'Algérie, à les lire : leurs œuvres imposantes peuvent intimider. Aussi en conclusion, je voudrais mettre l'accent sur deux textes qui sont pour moi deux grands essais de ces écrivains qui prennent place sans nécessité de qualification nationale, dans la réflexion universelle sur l'écriture et la culture.

³⁸ - Hassan Gherab, « Culture de rien », *La Tribune*, 4 mai 2003, p.5.

³⁹ - Aïtou, *El Watan*, 28 juin 1994.

⁴⁰ - Cf. par exemple la page 17 de *La Tribune* du 21 septembre 2003.

En 1962, à sa parution, *Qui se souvient de la mer* est augmenté d'une postface remarquable et insuffisamment remarquée en dehors des cercles restreints qui ne quittent pas cette œuvre du regard. Elle pose, au-delà du conflit terrible que venait de traverser l'Algérie, la question de la représentation littéraire et plus largement artistique de la violence et de la guerre ; elle est toujours d'actualité. La démarche créatrice que l'écrivain analysait portait sur le choix de l'espace du mythe où l'exemplarité du décor, en dépassant un événement historiquement daté, le rend emblématique et autorise un réinvestissement ultérieur pour d'autres événements tragiques. Un ancrage trop réaliste ne permettrait pas ce transfert de signes et gèlerait le sens dans des limites temporelles précises. Dib y écrit :

« A la question qui m'a été posée -et que chaque lecteur pourrait légitimement se poser : pourquoi, dans ce nouveau roman, le drame algérien m'a poussé à prendre pareil ton et à mettre ces grandes années de malheur dans un cadre terrible et légendaire, je ne sais trop aujourd'hui que répondre (...) A la vérité, il est difficile d'expliquer tout à fait une manière d'écrire qui est moins la mise en application d'une théorie préconçue que le résultat d'une intuition et d'un besoin qui n'avaient ni forme ni nom avant que le livre ne fut commencé. La brusque conscience que j'avais prise à ce moment-là du caractère illimité de l'horreur et, en même temps, de son usure extrêmement rapide est, sans doute aucun, à l'origine de cette écriture de pressentiment et de vision (...) L'horreur ignore l'approfondissement ; elle ne connaît que la répétition. »

L'autre texte remarquable est celui qui précède la pièce, *Le Banquet*, éditée en 1972 à la Librairie académique Perrin et dont le titre est *La Mort absurde des Aztèques*. Cet essai réfléchit, à partir d'un exemple historique précis, à la disparition de civilisations prestigieuses sous les coups de boutoir de ce que chaque époque nomme « la modernité » et qui se traduit par une plus grande avancée technologique et une plus grande aptitude à l'exercice systématique de la violence. Elle se veut appel raisonné à la préservation des différences pour sauver l'humanité des êtres humains :

« Les Aztèques c'était hier, nous vivons encore l'aventure qui les a vus combattre et disparaître. Leur histoire est la nôtre. Ils n'ont eu que le privilège fatal de venir les premiers et de s'offrir sans ruse et sans paravent aux coups d'un destin dont nous subissons encore les arrêts. Ils offrent la version nue d'une tragédie devenue planétaire : tous maintenant nous savons que nous sommes mortels, qu'il faut soutenir à bout de bras l'univers pour l'empêcher de sombrer dans les retombées déléteries d'une fission d'atome quoi n'est que l'image de la fission de notre raison (...)

C'est une folle entreprise. Désormais toute différence que nous effaçons – par quelque moyen que ce soit – est un crime absolu : rien ne la remplacera jamais plus, et sa mort accroît les risques de mort pour les autres. Car qui sait si, dans la culture barbare que nous exécutons d'une giclée de canon dédaigneuse, il n'y avait pas une formule de notre salut.

(...) Le problème qui se posera (...) est celui de la définition de leur « être ensemble » parmi les hommes, il faut ajouter : parmi tous les hommes, et la distinction est essentielle. Car le problème n'est plus désormais celui des seuls « autres », confrontés au risque de leur disparition et en tant qu'autres. Il est celui de la conjonction des porteurs de différences, qui pour une fois ne chercheraient pas à les résoudre par la réduction, car la réduction est porteuse de mort pour tous : les réduits bien sûr, mais aussi les réducteurs. »⁴¹

Voilà ce que je souhaitais dire, trop brièvement, sur la « conjonction » de ces deux « porteurs de différence » que sont Mammeri et Dib.

⁴¹ - ré-éditée dans *Algérie Littérature/Action*, n°18-19, mars-avril 1998, pp. 264 à 272.